

Michel BANNIARD

Professeur à l'Université

de Toulouse-II

Communication au colloque **Sémantique et rhétorique**,  
Albi, Juillet 1995

Titre : **Rhétorique, style et grammaire chez les  
médiateurs carolingiens**

1 - Médiateurs

2 - Grammatica

3 - Rhetorica

4 - Clivages

I - MEDIATEURS

1. «Les racines de l'instruction littéraire sont amères (radices litterarum amaras)... Il faut guider les élèves à travers les buissons touffus de la grammaire (spineta grammaticae densitatis<sup>i</sup>)». Ainsi s'exprime Alcuin, alors résident à la cour royale, dans les dernières années du VIIIe siècle, au moment où s'accélère la restauration des études en Occident Latin. Il reprend à son compte, à ce moment précis, une tradition culturelle millénaire, tout en traçant les premières lignes d'une réforme des savoirs qui s'amplifiera au IXe siècle. Elle laissera à son tour un héritage ample, dont les acquis sont parvenus jusqu'à notre propre époque (je pense naturellement à la rhétorique, à la grammaire, à la métrique, sinon à la stylistique). En effet, la période qui va de 750 à 850 est décisive pour la transmission des grands savoirs de l'antiquité classique et tardive : les manuscrits qui en avaient préservé la teneur vieillissaient, s'usaient ; beaucoup avaient été détruits, si bien que les exemplaires de telle ou telle oeuvre devenant rares, ces oeuvres risquaient tout simplement de disparaître. Ce fut le destin d'un ample nombre d'oeuvres anciennes<sup>ii</sup> .

2. Un domaine, toutefois, fut particulièrement privilégié, celui des savoirs langagiers. L'antiquité tardive avait défini l'ensemble de la culture sous le terme commode de Septem artes liberales<sup>iii</sup>, dont les piliers étaient la grammaire, la rhétorique

et la dialectique. Tous les commentateurs, tous les professionnels de la littérature du IIIe au Ve siècle avaient travaillé avec cet outillage, inlassablement reproduit et enseigné dans l'Empire romain tardif<sup>iv</sup>. Pendant les siècles suivants, ce savoir s'était quelque peu effiloché, jusqu'à être mis en péril. Une des raisons de cet affaiblissement était l'hésitation des élites ecclésiastiques devant l'héritage culturel païen. Malgré l'amorce, dès le Ve siècle, grâce à Augustin, d'un programme explicite et méthodique d'assimilation, l'essor du monachisme à partir du VIe siècle laissa ce programme en friches : l'austérité monacale, pour un temps, dédaigna la culture profane, sans l'ignorer entièrement. Cette attitude s'avéra dangereuse, même pour l'essor du christianisme, comme le comprirent rapidement les intellectuels du VIIIe siècle, surtout en Angleterre, devenue pépinière d'érudits<sup>v</sup>.

3. Parmi les différentes figures de proue qui impulsent et assument ce changement radical de cap culturel, Bède le Vénérable, Boniface, Smaragde de Saint Mihiel, Alcuin, Raban Maur, j'ai choisi de me référer à ces deux derniers, parce qu'ils ont été des encyclopédistes et des didacticiens<sup>vi</sup>. Alcuin a écrit à la fin du VIIIe siècle une Grammaire, un Sur l'orthographe, un Dialogue sur la rhétorique et les vertus, et un Sur la dialectique<sup>vii</sup>. Raban Maur a composé dans la première moitié du siècle suivant un traité assez détaillé Sur la formation des clercs<sup>viii</sup>. C'est de ces différents ouvrages - qui ne forment qu'une partie de leur production, mais je renvoie aux présentations commodes proposées par l'Histoire de

la littérature latine du Moyen Age de F. Brunholzl - que je tirerai mes extraits<sup>ix</sup>.

3. La théorie de l'assimilation culturelle de l'héritage culturel païen est dès lors tracée franchement. Elle reprend des thèmes augustinien, tout en les adaptant au nouveau monde carolingien. Raban Maur souligne ainsi à quel point l'ignorance de la musique empêche tout serviteur de l'Eglise d'accomplir sa tâche correctement<sup>x</sup>. Il commente ensuite fort intelligemment un long passage de Varron sur les origines du culte d'Apollon et affirme<sup>xi</sup> : «Que l'explication de Varron soit vraie ou non, la superstition des profanes ne doit pas nous faire fuir la musique, si nous pouvons en extirper quelque chose pour comprendre les saintes Ecritures<sup>xii</sup>». La même attitude réceptive est recommandée à propos de la métrique : le maître carolingien constate que la connaissance des poètes antiques païens et de leur versification peut rendre les plus grands services pour l'étude des psaumes bibliques ; il n'a garde d'oublier que des poètes chrétiens ont, à partir du IVe siècle, employé la versification classique<sup>xiii</sup>. Enfin, Raban développe l'image traditionnelle du peuple hébreu fuyant l'Egypte : il abandonne les chaînes de l'esclavage et les cultes idolâtres, mais emporte avec lui les vases et les ornements d'or et d'argent ainsi que les vêtements de luxe ; ainsi les intellectuels chrétiens doivent faire le tri dans la tradition culturelle païenne pour garder des sept arts libéraux tout ce qui est utile à la compréhension de l'Ecriture<sup>xiv</sup>.

4 - Ces principes posés, regardons quelques points de cette médiation. Je ne saurais prétendre, et de loin, à l'exhaustivité, aussi prendrai-je quelques exemples d'abord dans l'enseignement de la grammaire, puis dans l'enseignement de la rhétorique.

## II - GRAMMATICA

1. Suivant la méthode même des docteurs carolingiens, je donnerai d'abord leur définition, décrirai quelques concepts corrélés, puis tracerai quelques limites imposées par cette vision de l'antique grammatica<sup>xv</sup>. La grammaire est «la science de l'instruction littéraire ; elle est la gardienne de la correction dans la parole et dans l'écriture ; la nature, la méthode, l'autorité et la tradition en sont les composantes<sup>xvi</sup>. La définition, ici tracée par Alcuin reprend littéralement celle des grammairiens de l'Antiquité tardive, Marius Victorinus (IVe s.), Augustin (Ve s.), Isidore (VIIe s.)<sup>xvii</sup>, qui eux-mêmes restaient fidèles à Quintilien (Ier s.) et à Varron (Ier s. av. JC)<sup>xviii</sup>.

2. Cette présentation s'enrichit d'analyses plus précises. En effet, passant aux conditions de l'émission et de la réception orale des messages (collocutio, disputatio), Alcuin précise qu'elles reposent sur trois éléments<sup>xix</sup> : l'objet (res), le signifié (intellectus) et le signifiant (voces). Il précise en effet : «L'objet est ce qui se donne à percevoir à l'emprise de l'esprit. Le signifié est ce qui nous fait accéder à l'objet lui-même. Le signifiant est ce qui nous permet d'exprimer le signifié<sup>xx</sup>». Le texte est plus difficile qu'il n'y paraît ; je l'ai plus transposé que traduit littéralement, en tenant compte des indications récurrentes de ces traités.

Les carolingiens ont peut-être eu conscience d'une distinction qui n'allait pas de soi, puisqu'elle a fait l'objet de travaux modernes, celle qui considère séparément le signifié et son référent. Définissant le nom comme «une parole chargée de sens de manière arbitraire sans inflexion temporelle <sup>xxi</sup>)», Alcuin précise que ce nom a une existence indépendante de son contexte énonciatif (affirmatif ou négatif), et que son caractère arbitraire ne change rien à ce qu'il désigne. Apparaît alors sous les lèvres du maître le terme substantia, que dans une telle logique, je traduis volontiers par le terme très moderne, je l'avoue, de «référent»<sup>xxii</sup>.

Le vocabulaire disponible est beaucoup plus ample que ne le laisse supposer ma présentation. C'est ainsi que la grammatica est divisée en 12 chapitres : «La voix, les lettres, la syllabe, les parties du discours, les mots, les énoncés, les définitions, les pieds, les accents, la ponctuation les notes, l'orthographe - je traduis littéralement sans préjuger de l'interprétation qui suit<sup>xxiii</sup>». Chacun fait l'objet d'un développement ; parmi ceux-ci, je voudrais signaler une définition intéressante, celle de littera : «La lettre est la plus petite part d'une parole articulée<sup>xxiv</sup>». Pour serrer le sens donné au terme «parole (vox) articulée (articulata)», il faut renvoyer à d'autres définitions ; celles-ci distinguent d'une part entre la parole qui est émise avec un sens précis (articulata, copulata, coarcta) et celle qui en est dépourvue (inarticulata), d'autre part, entre celle qui peut être transcrite (litterata) et celle qui ne le peut pas (illitterata)<sup>xxv</sup>. Compte

tenu de ces éléments, et sans vouloir tirer dans un sens trop moderne ces si anciennes définitions, je pense qu'il y a là une caractérisation assez proche de ce que nous appelons au jourd'hui le phonème<sup>xxvi</sup>. Cette interprétation est d'autant plus séduisante que les intellectuels distinguent bien à cette époque entre la parole (vox), le phonème (littera), et le monème (dictio). Voici justement comment ils définissent ce dernier<sup>xxvii</sup> : «La dictio est la partie la plus petite de la voix articulée ayant un sens complet<sup>xxviii</sup>». Outre ces distinctions, il me paraît se trouver une confirmation à l'interprétation que je propose de littera dans la variante définitoire qu'en énonce Alcuin : «La lettre (le phonème-je glose) est une unité de base (un élément discret - je glose), parce que nous analysons les énoncés en parties, les parties en syllabes et les syllabes en lettres (phonèmes)<sup>xxix</sup>». Pour aller jusqu'au bout, il faudrait peut-être considérer aussi la description de la syllabe : «La syllabe est une émission de voix transcribable exprimée sous un seul accent et en un seul souffle<sup>xxx</sup>». Les travaux de la linguistique moderne ont souligné l'essence articulatoire de la syllabe (unité «musicale rythmique-mélodique)<sup>xxxi</sup>. Mais j'abrège.

Ce qui est défini moins clairement chez Alcuin, comme chez Raban, c'est le graphème. L'emploi du terme littera laisse place à un certain champ de dispersion, qui conduit à supposer quelques glissements entre le concept de phonème et celui de graphème. Il faut aller chercher ce dernier concept sous le terme d'orthographia.



Mais ici, apparaît une superposition conceptuelle caractéristique des traités antiques et altimédiévaux : à la description s'associe la prescription. Ainsi, l'orthographe est définie comme «l'écriture exacte<sup>xxxii</sup>». Il faut aller chez Raban Maur pour trouver une idée approchant le concept de graphème : «Du fait que c'est en frappant l'air que les messages oraux sont transmis sur-le-champ, sans persister plus longtemps qu'ils n'y résonnent, on a institué des signes de ces messages au moyen de lettres et ainsi les paroles sont montrées aux yeux, non par elles-mêmes, mais par certains signes appropriés<sup>xxxiii</sup>». Le vocabulaire me paraît rendre un compte insuffisant des concepts décrits ; en d'autres termes, il y a déficit de vocabulaire par rapport aux idées impliquées. En particulier, un lecteur moderne est obligé de se livrer à un exercice de glose pour comprendre que peuvent correspondre des définitions distinctes à des mots identiques, notamment dans le cas de littera, vox et dictio. On ne peut guère se passer du contexte et de l'intertexte pour être assuré de ne bien comprendre à quoi pense l'auteur au moment où il s'exprime<sup>xxxiv</sup>.

Je dirai avec un soupçon de malice que la linguistique moderne, où prolifèrent les théories et les définitions nous laisse parfois, voyageurs égarés, dans les mêmes incertitudes. Mais je vais quand même montrer brièvement les limites de l'observation objective des réalités langagières chez nos médiateurs. En effet, dans son traité intitulé significativement Sur la rhétorique et sur les vertus, Alcuin fait passer la grammaire du côté de la prescription : «C'est

la nature qui donne le langage à tous ; toutefois une large supériorité est échue à celui dont le langage passe par le filtre de la grammaire<sup>xxxv</sup>».

Le traité d'orthographe du même Alcuin commence par un distique qui déclare : «Que me lise celui qui veut s'exprimer dans des énoncés traditionnels ; celui qui ne suit pas mes prescriptions veut parler sans loi<sup>xxxvi</sup>». Elevant ses exigences, le maître anglais ouvre son Sur la dialectique par un autre épigramme : «Lis-moi, toi qui désires apprendre le sens des anciens textes ; quiconque m'assimile cesse d'être un analphabète<sup>xxxvii</sup>». Toutes les pages des deux intellectuels convergent vers le même but : l'articulation, la voix, l'accent, les mots, bref les énoncés oraux (comme les rédactions) doivent tendre à respecter une norme. En somme, la définition première de la grammaire, telle que je l'ai citée en commençant, est réellement mise en oeuvre. Le contraste est donc grand entre les définitions et leur investissement pratique : partis de concepts réels adaptables à toute production langagière, les intellectuels carolingiens mobilisent ce savoir au profit de la part la plus restreinte et la plus artificielle du langage en Occident<sup>xxxviii</sup>.

III - RHETORICA

1. La caractérisation de la rhétorique fait l'objet d'un exposé méthodique chez Alcuin : «Charles: - D'où provient le terme rhétorique ? - Alcuin : De rhettoreuo, qui veut dire 'je déclame, je fais un discours, je parle en public' - Charles : Quel est son but ? - Alcuin : La science des beaux discours <sup>xxxix</sup>». La fonction médiatrice des grammairiens carolingiens est là aussi manifeste. Alcuin répète à sa manière des définitions tracées par nombre de ses prédécesseurs tardoantiques<sup>xi</sup>. On y retrouve toute la conception et tout le vocabulaire antiques, tel qu'ils ont été élaborés, concentrés et transmis par Cicéron et par Quintilien<sup>xi</sup>. L'exposé se poursuit de manière didactique : on récapitule les cinq parties de la rhétorique, invention, disposition, élocution, mémoire, prononciation, division qui, au temps d'Alcuin, a neuf siècles d'existence en latin<sup>xii</sup>, avant de se transmettre sans solution de continuité jusqu'au XVIe siècle<sup>xiii</sup>, pour ne disparaître comme ensemble constitué qu'au XIXe<sup>xiv</sup>. Je n'insiste pas : le siècle des carolingiens copie les manuscrits antiques porteurs des artes, en apprend les leçons, les prend à son compte, les met en oeuvre et mes transmetts aux siècles suivants<sup>xv</sup>.

2. Il y met toutefois d'importants bémols. En effet, la leçon de Raban Maur sur cette question est d'un niveau beaucoup plus élevé, et à ce titre, elle laisse la place à une réflexion en profondeur sur la légitimité de cette discipline dans le cadre de la pastorale

chrétienne<sup>xlvi</sup>. Raban rappelle ainsi que les anciens (entendez Cicéron et Quintilien) considéraient que l'art de l'éloquence n'était apprenable que par les individus doués et qu'il était inutile de s'acharner à l'acquérir. Il intervient alors pour restreindre encore ces limites : «Nous n'y accordons pas une valeur telle qu'il faille faire apprendre les principes de l'éloquence à des hommes d'un âge mûr, voire avancé. Il suffira que ce soient les hommes jeunes qui en aient la charge...<sup>xlvii</sup>». Poursuivant plus loin sa réflexion sur les rapports entre l'éloquence et l'enseignement prodigué par les pasteurs, Raban infléchit dans un sens plus «moderne» sa doctrine. Il souligne avec force qu'il convient aux pasteurs d'apprendre à parler bien plus par la pratique que par la théorie, en écoutant ou en lisant les intellectuels chrétiens plutôt qu'en étudiant les oeuvres des maîtres de la rhétorique<sup>xlviii</sup>. En cela, le futur archevêque de Mayence reste plus fidèle à l'enseignement d'Augustin qu'à celui de Quintilien<sup>xlix</sup>. Ce médiateur l'est ici au sens fort : il transmet, mais il trie. De ce fait, la rhétorique classique bénéficie d'une remise à l'honneur plus modérée que celle dont a fait l'objet la grammaire.

3. En fait, ce sont deux domaines particuliers de la rhétorique qui retiennent alors l'attention. Le premier est celui de l'adaptation du style aux publics visés et aux sujets traités. Cette règle fondamentale de la rhétorique classique est développée avec un certain luxe de détails par Raban Maur. Suivant les leçons d'Augustin dans son De doctrina christiana, il rappelle que

l'orateur chrétien doit «instruire, plaire et convaincre<sup>1</sup>», avant d'exposer le principe de la discretio, autrement dit de la distinction et de la propriété des styles. «Sera éloquent celui qui pourra employer un style humble pour des sujets modestes ; modéré pour des sujets moyens ; et somptueux pour des sujets élevés<sup>li</sup>».

Cette classification reprend de manière très fidèle les règles de la rhétorique classique<sup>lii</sup>. Ceci posé, Raban se hâte de souligner que dans le cas de la prédication chrétienne où il s'agit sans cesse du salut éternel, il n'y a que des sujets élevés ; il en tire la conséquence logique de la dignité obligatoire du discours ecclésial en toutes circonstances<sup>liii</sup>.

Cette prudente réserve déployée, il nuance son affirmation au nom du principe de l'intelligibilité. Il constate, en effet, qu'il faut accepter de donner une leçon en style modeste s'il s'agit d'expliquer un sujet aussi difficile que le mystère de la Trinité<sup>liv</sup>. Suit un exemple de l'emploi des différents niveaux de style chez l'apôtre Paul, où le maître reprend et condense les développements d'Augustin<sup>lv</sup>. Ensuite Raban reprend une analyse minutieuse du pape Grégoire le Grand (VIe s.) sur la manière de s'adapter aux auditeurs : «C'est donc en fonction de la qualité des auditeurs que doit prendre sa forme le sermon des intellectuels afin que s'établisse une adaptation réciproque sans jamais s'écarter de la technique de l'instruction commune<sup>lvi</sup>». Raban insiste alors sur l'obligation faite aux pasteurs de privilégier l'intelligibilité sur la pureté langagière<sup>lvii</sup>. Ces principes ont des conséquences pratiques : Raban

est un des pionniers de l'acculturation des parlers germaniques à la tradition écrite<sup>lviii</sup>. Ainsi la stylistique devient une pragmatique.

4. L'autre enseignement de la rhétorique activement recueilli par les carolingiens est celui des figures, et en particulier des tropes. Comme tous les exégètes de l'Écriture sainte depuis les origines, Raban rappelle combien la compréhension du texte de référence est difficile et ne peut être confiée qu'à ce que j'appellerai volontiers des commentateurs professionnels<sup>lix</sup>. Or, la cause principale qui est mise en avant pour rendre compte de cette déroute des orgueilleux (edomata labore superbia), est la présence de nombreuses figures dans le texte sacré : «Il y a en effet dans les livres divins de très nombreux passages que la présence de tropes rend difficiles<sup>lx</sup>». Raban insiste ailleurs : dans de nombreux cas, le lecteur qui ne décèlerait pas ces figures, mais qui prendrait le texte au pied de la lettre, aboutirait à une absurdité<sup>lxi</sup>.

Les commentateurs carolingiens ouvrent donc la boîte à outils (déjà bien posée sur l'établi par Augustin) de la rhétorique classique en toute bonne conscience. Raban s'attarde longuement sur la plus fréquente et la plus difficile des figures bibliques, la métaphore. Il explique qu'il existe des signes qu'il faut prendre au sens propre et d'autres au sens figuré<sup>lxii</sup> ; il précise alors ce qu'est le sens propre, et l'oppose au sens métaphorique. Il

illustre son propos avec le mot 'boeuf', qui peut désigner l'animal ou l'Évangéliste selon qu'il y a ou non métaphore. Sa définition de la figure est classique : «Il y a métaphore lorsque les objets eux-mêmes que nous désignons sous leur nom propre sont employés pour renvoyer à un autre signifiant<sup>lxiii</sup>». Désormais engagé dans un exposé où s'entremêlent la tradition biblique et l'art rhétorique, Raban répète le danger de prendre au sens littéral des expressions métaphoriques, avant de lancer l'avertissement inverse : ne pas prendre des expressions littérales pour des métaphores<sup>lxiv</sup>. Il s'engage alors dans un nouvel aspect de l'étude : expliquer les techniques exégétiques nourries des préceptes de la rhétorique pour prendre les garanties indispensables, en illustrant sa technique d'exemples appliqués au Nouveau Testament<sup>lxv</sup>.

Les enseignements de la rhétorique classique, déjà digérés par Augustin, se trouvent ainsi repris, réactivés, investis d'une tâche dirimante. Il n'est pas jusqu'aux dangers d'un style trop savant, en particulier en raison de l'abus des hyperbates et des figures qui ne soient, en bonne tradition classique<sup>lxvi</sup>, dénoncés par nos auteurs : Alcuin est même capable de récrire en les simplifiant certains énoncés augustiniens, trop décorés de circonlocutions, pour venir à l'aide de ses lectrices<sup>lxvii</sup>.

IV - HERITAGE ET CLIVAGES

1. Je n'ai traité ici qu'une bien faible partie de la question soulevée. En particulier, je n'ai même pas effleuré la question du vocabulaire, pourtant développée par mes auteurs, ni de la syntaxe, elle à peine esquissée par eux<sup>lxviii</sup> -, malgré la grande percée cognitive que représente en ce sens l'oeuvre de Priscien<sup>lxix</sup>.

2. Ces réserves acceptées, il appert que les intellectuels carolingiens ont été de véritables médiateurs. Ils ont ranimé la tradition de la grammaire et de la rhétorique classiques ; en relisant leurs maîtres, ils les ont compris, adaptés et sauvés : nous leur devons de les avoir reçus. Ces derniers pouvaient être aussi bien les grammairiens professionnels de l'Antiquité Tardive (Donat, Priscien) que les intellectuels engagés dans l'éducation chrétienne comme Augustin : de toutes façons, tous remontaient aux leçons de Varron, de Cicéron et de Quintilien. J'espère avoir montré en outre que leur médiation fut à la fois intelligente et moderne. Intelligente, parce qu'ils ne recopient pas servilement d'anciennes recettes, mais les infléchissent en fonction des nécessités de leur mission ecclésiale aux VIIIe-IXe siècles<sup>lxx</sup>. Modernes, parce qu'après tout, leur représentation du langage frise parfois des conceptions contemporaines. Si l'on fait la somme de ces deux caractères, il est licite d'affirmer qu'il y eut en eux quelque chose d'une attitude pragmatique.



2. Toutefois, il est aussi patent que cet aspect est partiellement démenti par une attitude idéaliste, exprimée sous la forme d'une volonté hiératique. En effet, il est surprenant de constater que la prescription de l'adaptation au public ne leur paraît pas contradictoire avec un refus de la langue naturelle de ce même public : ni la grammaire, ni la rhétorique ne font alors vraiment place aux énoncés oraux en vernaculaire. Ils sont hors champ. En ce sens la distinction entre une grammaire descriptive et une grammaire prescriptive n'existe pas. Ce clivage est d'autant plus marqué que désormais le latin a cessé d'être une langue vivante. La seule mise à jour (importante, il est vrai) qui est acceptée consiste à basculer en partie du seul latin classique au latin chrétien et patristique. De ce fait, la réaction des intellectuels carolingiens installe durablement une situation qui sera caractéristique du Moyen Age, à propos duquel le terme de dualité langagière a été à juste titre employé. Je dois dire qu'il aura fallu attendre notre siècle - et encore ! - pour que se résolve entièrement cette dualité lorsque se détachant de la grammaire (en général normative et centrée sur l'écrit littéraire) a fait place à la description des langues telles qu'elles vivent réellement dans la collectivité des locuteurs.

3. En prologue à un de ses dialogues, Alcuin s'adressant à Charlemagne lui déclare : «Ne crains pas, je te le demande, lecteur, la petitesse de l'ouvrage : c'est avec un corps minuscule que l'abeille t'apporte son miel<sup>lxxi</sup>». J'espère que ces brèves pages

**Erreur ! Argument de commutateur**

vous auront, elles aussi, apporté quelque miel.

EXPLICIT FELICITER

Toulouse 5 7 05

- i. ALC., De grammatica, PL, t. 101, C. 852 B-C et 854 B.
- ii. BISCHOFF B., Paléographie de l'Antiquité Romaine et du Moyen Age Occidental, Paris, 1985 ; REYNOLDS L., WILSON N., D'Homère à Erasme, Paris, 1984.
- iii . On trouve une définition-relais dans l'oeuvre de l'encyclopédiste du VIIe siècle Isidore de Séville qui a irrigué l'Europe altimédiévale : ISID., Etym., 1, 2. Sur le leg isidorien, FONTAINE J., Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique (2è éd.), 3 vol., Paris, 1983.
- iv. MARROU H., Histoire de l'éducation dans l'Antiquité (6), Paris, 1965 ; L'école de l'Antiquité Tardive, in Settimana 19, Spolète, 1972, t. 1, p. 127-143 et 203-211.
- v. Sur tout ceci, MARROU H., Saint Augustin et la fin de la culture antique (4), Paris, 1958.; RICHE P., Education et culture en Occident barbare, VIe-VIIIe siècle (3), Paris, 1973 ; Ecoles et enseignement dans le haut Moyen Age, Paris, 1979 ; BANNIARD M., Genèse culturelle de l'Europe, 5e-8e siècle, Paris, 1989.
- vi. Pour une présentation détaillée de ces auteurs, cf. BRUNHOLZL F., Histoire de la littérature latine du Moyen Age, t. 2, L'époque carolingienne, Brepols, 1991.
- vii. Ces textes se lisent soit dans la Patrologie Latine (PL), t. 101 : Grammatica, c. 849-902 ; De orthographia, c. 902-920 ; Dialogus de rhetorica et de virtutibus, c. 919-950 ; De dialectica, c. 949-980, soit, pour partie, dans HALM R., Grammatici Latini Minores, Leipzig, 1963 (en abrégé, GLK).
- viii. RABANUS MAURUS, De clericorum institutione (libri tres), PL, t. 107, c. 293-420.
- ix. J'ai laissé en particulier de côté l'énorme Sur la nature (De rerum naturis/ De universo), PL, t. 111, c. 9-614, à lui seul justiciable d'un exposé. Cette encyclopédie reprend habilement les Etymologies d'Isidore : les médiateurs ont formé une liaison continue.
- x. - «Haec ergo disciplina tam nobilis est tamque utilis, ut qui ea caruerit, ecclesiasticum officium congrue implere non possit», R. MAURUS, De cleric. inst., PL, t. 107, c 402 D. Il existe un riche héritage augustinien sur la place de la musique dans les sept arts libéraux et dans.. la conquête personnelle du sacré : AVG., De musica (libri sex), PL, t. 32, c. 1083 sqq. Isidore de Séville en reprend l'écho : «C'était une honte aussi grave d'ignorer la musique que les lettres (Etym., 3, 16, 2)... Sans la musique, il ne peut exister

aucun savoir (ib., 3, 17, 1)». Raban reprend et synthétise ces deux enseignements.

xi. - Il s'agit de V sans doute de VARRO, De lingua latina, 5, 8 ; 7, 16-17. Au passage, Raban exprime son admiration pour le maître millénaire de la langue latine (c. 402 B-B).

xii. «Sed sive se ita habeat quod Varro retulit, sive non ita, nos tamen non debemus propter superstitionem profanorum musicam fugere». R. MAURUS, De cler. inst., PL, t. 107, c. 402 D)».

xiii. - Cf. J. FONTAINE, Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien, Paris, 1981.

xiv. RABANUS, De cler. inst., PL, t. 107, c. 404 B.

xv. Sur la transmission des textes grammaticaux et leur exploitation à cette époque, on se réfère à L. HOLTZ, Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Etude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IVe-IXe s.) et édition critique, Paris, 1981 et à V. LAW, The Insular Latin Grammarians, Woodbridge, 1982.

xvi. «Grammatica est litteralis scientia, et est custos recte loquendi et scribendi ; quae constat natura, ratione, auctoritate, consuetudine». ALC., Gram., PL, t. 101, c. 857 D)».

xvii. MARIUS VICTORINUS : «Grammatica quid est ? Scientia interpretandi et recte scribendi loquendique ratio...- La science de l'interprétation et la maîtrise d'une écriture et d'une parole correctes» (cité dans H. KEIL, Grammatici Latini, Leipzig, 1885 - en abrégé GLK -, t. 1, p. 426) ; AVG., De musica, 2, 1 : «Grammatica, custos ille videlicet historiae...- La grammaire, ce gardien de l'histoire (il s'agit de bien réciter les vers)» ; ISID., Etym., 1, 5,1 : «Grammatica est scientia recte loquendi». Ces définitions sont à la fois proliférantes et identiques chez tous les intellectuels de l'Antiquité tardive. La fonction de la grammaire comme gardienne de la norme pendant ces siècles a été étudiée par R. KASTER, Guardians of Language : the Grammarians and Society in Late Antiquity, Berkeley, 1988.

xviii. Cf. «La latinité consiste en la maîtrise d'une expression sans faute en respectant la langue de Rome - Latinitas est incorrupta loquendi observatio secundum romanam linguam» (H. FUNAIOLI, Grammaticae romanae fragmenta, Leipzig, 1907, frg. 26) ; et cf. QUINT., De inst. or., 1, 6, 4.

xix. - ALC., Gram., PL, t. 101, c. 854 C : «Tria sunt quibus omnis collocutio disputatioque perficitur, res, intellectus, voces». Une part de la réflexion d'Alcuin repose sur sa redécouverte du grammairien Priscien qui enseigne au VIe siècle à Constantinople.

Cf. V. LAW, The Study of Grammar, in R. MC KITTERICK, Carolingian Culture : Emulation and Innovation, Cambridge, 1994, p. 88-110.

xx. «Res sunt, quae animi ratione percipimus. Intellectus, quibus res ipsas addiscimus. Voces, quibus res intellectas proferimus» (ALC., Gram., PL, t. 101, c. 854 C).

xxi. «Nomen est vox significativa secundum placitum, sine tempore» (ib., c. 859 C). Cf. la définition dans DONAT, Ars, 1, 5 (GLK, t. 4, p. 373) et PRISCIEN, Inst., 2, 5 (GLK, t. 2, p. 56-57).

xxii. ALC., Gram., PL, t. 101, c. 859 D. En effet, Alcuin explique son expression secundum placitum par un exposé : «...ce qui se dit aurum en latin se dit chrusos en grec. Il n'y a qu'un référent pour des noms divers - Una est substantia, sed diversa nomina». La source directe paraît être Priscien dans un passage où le mot apparaît trois fois dans l'exposé sur le nom, pour se conclure par : «Si en effet je dis homo ou lapis, j'ai renvoyé à un référent dont le signifié ne peut être ni accru ni diminué - Si enim dicam 'homo' uel 'lapis', substantiam demonstraui, cuius significatio nec augeri potest nec minui» (PRISC., Inst., 3, 1, GLK, t. 2, p. 82).

xxiii. ALC., Gram., PL, t. 101, c. 857 D : «Vox, litterae, syllaba, partes, dictiones, orationes, definitiones, pedes, accentus, posituras, notas, orthographia». On trouve une analyse canonique de ce type chez ISID., Etym., 1, 5, 4. Sur les sources tardo-antiques et classiques d'Isidore, il convient de se reporter à J. FONTAINE, Isidore de Séville et la culture classique..., p. 51 sqq.

xxiv. «Littera est pars minima vocis articulatae» (ALC., Gram., PL, t. 101, c. 855 A). Définition identique dans PRISC., Inst., 1, 2 (GLK, t. 2, p. 6).

xxv. ALC., Gram., PL, t. 101, c. 855 D. Ces définitions et ces distinctions sont identiques chez DONAT., Ars, 1, 1 (GLK, t. 4, p. 367) et surtout chez PRISC., Inst., 1, 1 (GLK, t. 2, p. 5).

xxvi. Suivant les définitions de référence proposées par N.S. TROUBETZKOY, Principes de phonologie, Paris, 1986, p. 36 sqq.

xxvii. En traduction courante, on dirait dictio/ «mot». Mais dans la logique de cet exposé, je recours à ce terme dans la tradition, par exemple, d'A. MARTINET, Éléments de linguistique générale, Paris, 1960.

xxviii. «Dictio est pars minima vocis constructae, plenumque sensum habentis» (ALC., Gram., PL, t. 101, c. 858 B). Le texte est identique à PRISC., Inst., 2, 14 (GLK, t. 3, p. 53).

xxix. «Littera est individua, quia sententias in partes, partes

in syllabas, syllabas in litteras dividimus» (ALC., Gram., t. 101, c. 855 A).

xxx. «Syllaba est vox litteralis sub uno accentu et sub uno spiritu prolata» (ALC., Gram., PL, t. 101, c. 856 C.) La définition vient de PRISC., Inst., 1, 1 (GLK, t. 3, p. 44). Ce dernier introduit lui aussi une hiérarchisation distinctive : «La syllabe se distingue du monème, non seulement parce que la syllabe est une part du monème... - Differt autem dictio a syllaba, non solum quod syllaba est pars dictionis...».

xxxi. Cf. N. TROUBETZKOY., Principes, p. 99 et 196 sqq. L'appareil méthodologique y est sans commune mesure, bien sûr. Mais je voulais souligner combien dans leurs meilleures analyses les grammatici ont réussi à approcher de conceptions langagières pré-scientifiques.

xxxii. «Recta scriptura» (ALC., Gram., PL, t. 101, c. 858 B). Là aussi, définition traditionnelle : par exemple, cf. CASSIODORE, Inst. de arte grammatica, Excerpta, in GLK, t. 7, p. 215 et ISISD., Etym, 1, 17, 1 (et sources classiques chez FONTAINE J., Isidore de Séville et la culture..., p. 57 sqq.).

xxxiii. «Sed quia verberato aere statim transeunt, nec diutius manent quam sonant, instituta sunt per litteras signa verborum et ita voces oculis ostenduntur, non per seipsas, sed per signa quaedam sua» (RABANUS, De cler. inst., PL, t. 101, c. 385 A).

xxxiv. Priscien avait pourtant serré de près la distinction graphème/ phonème : «Littera est igitur nota elementi et veluti imago quaedam vocis literatae... hoc ergo interest inter elementa et literas, quod elementa proprie dicuntur ipsae pronuntiationes, notae autem earum literae. Abusive autem et elementa pro literis et literae pro elementis vocantur - La lettre est donc la notation d'un "élément" et est un sorte d'image de la parole signifiante... Telle est donc la différence entre les "éléments" et les lettres : on appelle "éléments" à proprement parler les énonciations elles-mêmes, et lettres les notations de ces dernières. C'est d'ailleurs abusivement que l'on parle d'"éléments" quand il s'agit de lettres, et de lettres quand il s'agit d'"éléments"» (PRISC., Inst., 1, 2, GLK, t. 2, p. 6-7). On est en présence d'une solide distinction entre écrit et oral : nota/ litera = «graphème» ; elementum = «phonème».

xxxv. «Omnibus naturale est loqui ; attamen multum excellit alios qui per grammaticam loquitur» (ALC., De rhet. et virt., PL, t. 101, c. 921 C). On trouvera des commentaires détaillés du travail que font les intellectuels carolingiens sur le langage dans M. BANNIARD, Viva voce, Communication écrite et communication orale du IVe au

IXe siècle en Occident Latin, Paris, 1992, p. 333-368.

xxxvi. «Me legat antiquas qui vult proferre loquelas// Me qui non sequitur, vult sine lege loqui» (ALC., De orth., PL, t. 101, c. 902 D).

xxxvii. «Me lege, qui veterum cupias cognoscere sensus, // Me quicumque capit, rusticitate caret» (ALC., De dial., PL, t. 101, c. 951 C). Voir aussi V. LAW, The Study of Grammar, cité supra.

xxxviii. Cf. pour une analyse détaillée M. BANNIARD, Genèse, chap. 6, p. 178-214 ; Viva voce, chap. 7, p. 368-422.

xxxix. «CAR. : Vnde dicta est rhetorica - ALB. : Apo tou rhetoreuo, quod est declamo, oro, dico - CAR. : Ad quem finem spectat ? ALB. : Ad bene dicendi scientiam» (ALC., Dial. de rhet., PL, t. 101, c. 921 C).

xl. FORTUNATIUS, Artis rhetoricae libri III, 1, 1 (RLM, p. 81) ; Sulpitius Victor, Institutiones oratoriae, 1, 1 (RLM, p. 313) ; Cassiodorus, Inst., De rhet., 1, 1 (RLM, p. 495) ; ISIDORUS, Etym., 2, 1.

xli. Je renvoie ici pour abrégé aux histoires spécifiques de la rhétorique antique comme celle de J. MARTIN, Antike Rhetorik, Technique und Methode, Munich, 1974.

xlii. ALC., De rhet., PL, t. 101, c. 921 D.

xliii. Cf. M. FUMAROLI, L'age de l'éloquence. Rhétorique et 'res literaria' de la Renaissance au seuil de l'époque classique, Genève, 1980.

xliv. A. MICHEL, La parole et la beauté. Rhétorique et esthétique dans la tradition occidentale, Paris, 1982.

xlv. E. R. CURTIUS, La littérature européenne et le Moyen Age Latin (2), Paris, 1988.

xlvi. RABANUS, De cler. inst., PL, t. 107, c. 396 C-397C.

xlvii. «Sed non nos ea tanti pendimus, ut eis discendis iam maturas, vel etiam graves hominum aetates velimus impendi. Satis est ut adolescentorum ista sit cura» (ib., c. 397 B).

xlviii. RABANUS, De cler. cler., PL, t. 107, c. 407 B : Raban vient d'insister sur la primauté absolue de la connaissance et de la compréhension de l'Écriture Sainte. Puis il affirme : «Porro, qui sapienter, verum etiam eloquenter vult dicere, quoniam profecto plus proderit, si utrumque potuerit, ad legendos vel audiendos et

exercitatione imitandos eloquentes, eum multo magis quam magistris artis rhetoricae vacare praecipio... Sunt ergo ecclesiastici viri, qui divina eloquia non solum sapienter, sed et eloquenter tractaverunt ; quibus legendis magis non sufficit tempus, quam deesse ipsi studentibus et vacantibus possunt - En conséquence, à celui qui veut avoir une parole à la fois sage et éloquente (puisqu'assurément il sera plus utile s'il a la maîtrise des deux), j'enjoins de consacrer son temps à la lecture, à l'étude et à l'imitation par la pratique <des commentateurs chrétiens>... L'Eglise a des auteurs qui ont commenté le discours divin non seulement avec science, mais encore avec éloquence : leur lecture dépassera le temps disponible bien avant que ceux qui se consacrent à leur étude ne viennent à être à cour d'oeuvres venant d'eux». Dans ce solide développement, on notera au passage la permanence, elle toute antique, de l'opposition science-sagesse (sapienter) // éloquence (eloquenter).

xlix. Sur la réception de la rhétorique antique par Augustin, H. MARROU, Saint Augustin et la fin... (surtout la Retractatio, p. 620 sqq.) ; M. BANNIARD, Viva voce..., p. 85 sqq.

l. «Doceat, delectet, flectet» (RABANUS, De inst. cler., PL, t. 107, c. 409 B). Cette maxime, partie de CICERON, De oratore, 2, 27, 115, a été reprise par AVGVSTIN, De doctrina christiana, 4, 12, 27 (74, éd. CSEL). Sur cette filiation, cf. M. BANNIARD, Viva voce, p. 85 sqq.

li. «Is erit igitur eloquens qui poterit parva submisce, modica temperate, magna granditer dicere» (RABANUS, De cler. inst., PL, t. 107, c. 409 C».

lii. Elles ont été analysées en détail dans QUINT., Instit., 10, 1, et reprises par AVGVSTIN, De doctrina christiana, 4, 17, 34 (96 CSEL). Ce dernier cite directement CIC., Orat., 101, chez lequel se trouve mot à mot l'énoncé de Raban : l'enchaînement est donc Cicéron-Augustin-Raban...

liii. RABANUS, De cler. inst., 3, 32, PL, t. 107, c. 409 D. De toutes façons, la nécessité d'imposer une certaine dignité au vocabulaire, quel que soit le sujet, est prescrite par la rhétorique classique et reprise par les grammairiens tardoantiques. Cf., p. ex., FORTVNATIANUS, Artis rhet. libri III, 3, 4 (RLM, p. 122).

liv. «Aut qui docet unitatem Trinitatis, debet nisi submissa disputatione agere, ut res ad dinoscendam difficilis, quantum datur, possit intelligi ?» (RABANUS, De cler. inst., 3, 33, PL, t. 107, c. 410 A).

lv. RABANUS, De cler. inst., 34, PL, t. 107, c. 410 C-412 A. Sa source est AVG., De doct. christ., 4, 20, 39 (CSEL 107) sqq. ; cf.



M. BANNIARD, Viva voce, p. 87-88.

lvi. «Pro qualitate ergo audientium formari debet sermo doctorum, ut per singula singulis congruat et a communis aedificationis arte nunquam recedat» (RABANUS, De cler. inst., PL, t. 107, c. 413 D). Il s'agit de GREG., Reg. past., 3, ProL., PL, t. 77, c. 49 sqq (maintenant aussi aux SC, éd. B. JUDIC). Le pape reprend les préceptes de l'évêque hellénophone Grégoire de Nazianze (IVE s.). Cf. M. BANNIARD, Viva voce, p. 132.

lvii. RABANUS, De cler. inst., 1, 30 (PL, t. 107, c. 408 D). Son insistance à opposer la norme grammaticale (locutionis integritas) aux capacités langagières des illettrés (vulgi, indocti) répète les injonctions assénées 500 ans plus tôt par Augustin (De doct. christ., 4, 10, 24 (CSEL 64) ; cf. M. BANNIARD, Viva voce, p. 71 sqq.).

lviii. Cf. M. BANNIARD, Rhabanus Maurus and the Vernacular Languages, in R. WRIGHT (éd.), Latin and Romance Languages in the Early Middle Ages, Londres/ New York, 1991, p. 164-174.

lix. RABANUS, De cler. inst., 3, 3 (PL, t. 107, c. 380).

lx. «Sunt enim in divinis libris plurima verba tropicis locutionibus difficilia» (RABANUS, De cler. inst., 3, 3 107, c. 380 B).

lxi. «Quia sensus ad proprietatem verborum si accipiatur, absurdus est» (ib., 3, 18, c. 395 D). Sur l'histoire des rapports entre l'exégèse biblique et l'héritage rhétorique, H. DE LUBAC, L'exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture, 4 vol., Paris, 1959-1961.

lxii. «Sunt autem signa propria vel translata» (RABANUS, De cler. inst., 3, 8, PL, t. 107, c. 384 D).

lxiii. «Translata sunt signa, cum et ipsae res quas propriis verbis significamus, ad aliquid aliud significandum usurpantur» (ib., c. 384 D). Ces définitions ravivent l'enseignement classique et tardoantique : QVINT., Inst., 1, 5, 71 ; Rhetorica ad Herennium, 4, 45 ; C. IULIUS VICTOR, Ars rhet., 20 (RLM, p. 431 sqq.), etc... Je souligne en passant la maîtrise du langage par Raban : il a choisi l'expression la plus précise.

lxiv. «Ne propriam quasi figuratam velimus accipere <locutionem>» (RABANUS, De cler. inst., PL, t. 107, c. 389 C).

lxv. ib., c. 389 C-390 D. Il est fidèle aux méthodes de l'époque patristique, comme les artistes carolingiens puisent aux mêmes sources que les artistes qui décoraient les catacombes.

lxvi. Cf., par ex., QVINT., Inst., 8, 2, 14-15 ; Rhet. ad Her.,

4, 44 ; ISID, Etym., 2, 20, 2.

lxvii. Il s'agit d'ALC., Comment. in Ioan., Epistola...Gislae atque Rectrudae ad Albinum, PL, t. 100, c. 139 c. Les deux femmes disposent d'un exemplaire des explications délivrées par Augustin sur l'Évangile selon saint Jean, mais, disent-elles, «quibusdam in locis multo obscuriores, maiorique circumlocutione decoratas, quam nostrae ingeniolium paruitatis penetrare valeat - elles sont par endroits bien trop obscures et bien trop parées de circonlocutions pour que nos modestes moyens intellectuels aient la force d'en pénétrer le sens».

lxviii. V. LAW, The Study..., p. 95-96.

lxix. Cf. F. CHARPIN, L'idée de phrase grammaticale et son expression en latin, Paris, 1977 ; M. BRATIN, La naissance de la syntaxe à Rome, Paris, 1989.

lxx. A propos non pas du De cler. inst., mais du De rerum naturis, cela a été souligné pour Raban Maur par E. HEYZE, Hrabanus Maurus' Enzyklopädie De rerum naturis. Vntersuchungen zu den Quellen und zur Methode der Kompilation, Munich, 1969.

lxxi. «Neu temnas modico, lector, pro corpore librum.// Corpore praemodico mel tibi portat apis» ALC., Dial. de Rhet., PL, t. 101, c. 919 B).